

P A M P A

Pierre Kalfon, journaliste, écrivain, diplomate, est un spécialiste de l'Amérique latine, où il a été en poste un quart de siècle. Il a été directeur d'Alliances françaises en Argentine, correspondant du *Monde* à Santiago, professeur à l'Université du Chili, haut fonctionnaire de l'Unesco à Paris, en Colombie, au Nicaragua et au Guatemala, puis attaché et conseiller culturel à l'ambassade de France à Rome, Montevideo et Santiago du Chili. Il est notamment l'auteur d'*Argentine*, de *Che* (la biographie la plus rigoureuse du guérillero Ernesto Guevara) et de *Pampa*.

DU MÊME AUTEUR

Argentine

Seuil, 1973

Les Amériques latines en France

(en collaboration avec Jacques Leenhardt)

Gallimard, 1992

Che

Ernesto Guevara, une légende du siècle

Seuil, 1997

et « Points », n° P564

Allende

Chili 1970-1973 : l'avenir d'une illusion

(préface de Marc Terro)

chroniques

Atlantica, 1998

L'Encre verte de Pablo Neruda

Terre de Brume, 2003

Nouvelle édition augmentée rééditée sous le titre

Chroniques chiliennes

D'Allende à Pinochet...

Éditions Demopolis, 2008

Pierre Kalfon

P A M P A

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-0211-4467-3
(ISBN 978-2-02-093178-6, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, avril 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

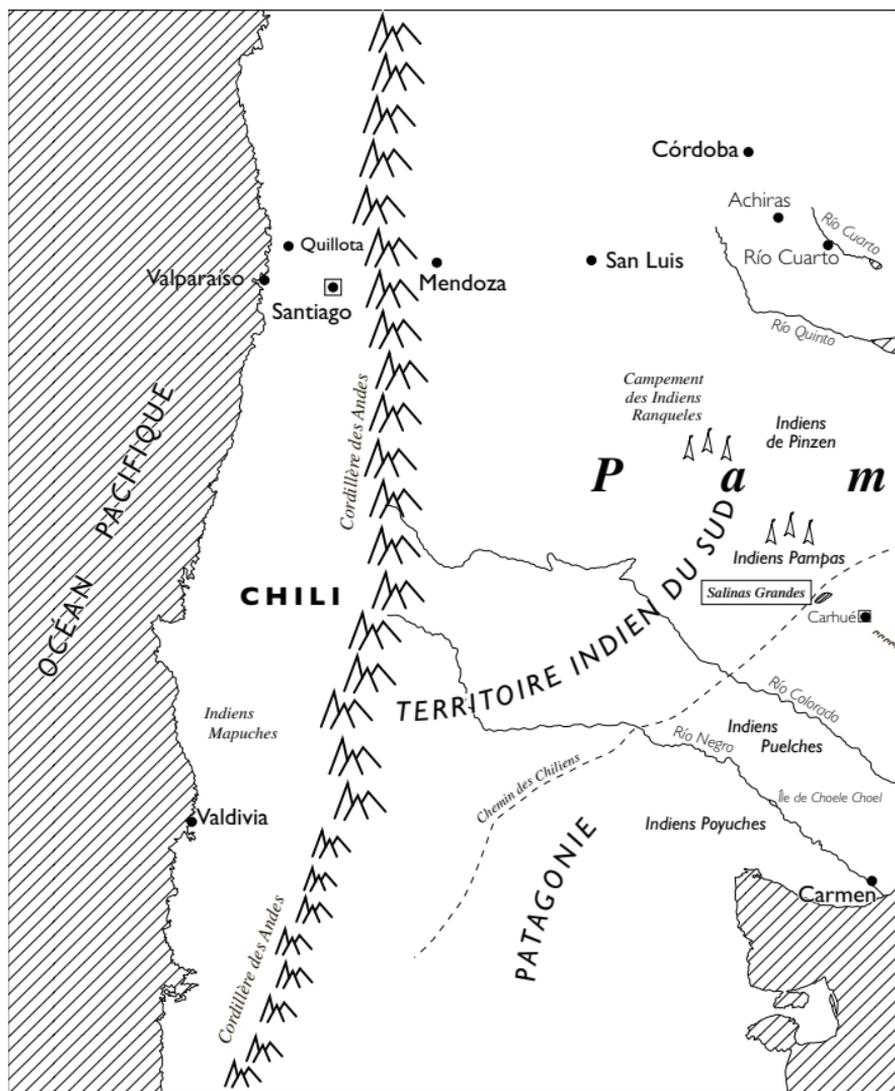
Para la Nicolasa
(¿ Quién nos quita lo bailado ?)

« Ne méprisons pas trop les représentants contemporains des antiques tribus errantes. [...] Ils disparaîtront, mais non sans avoir infiltré chez leurs vainqueurs quelques gouttes de leur sang inculte, venin peut-être, mais peut-être aussi ferment qui fera bouillonner dans le cœur des peuples de ces contrées des énergies inconnues. »

Alfred ÉBELOT, « Une invasion indienne dans la province de Buenos Ayres »,
La Revue des Deux Mondes, Paris, 1^{er} mai 1876.

« Il paraît que la pire des violences imaginées par les Turcs au XIV^e siècle pour se venger des Chrétiens consistait à capturer des enfants en bas âge, à les élever dans la foi musulmane, puis à les constituer en troupes d'élite contre leurs propres pères. Barbarie d'un autre temps ? Voire !... »

Tobie NATHAN, *L'Influence qui guérit*, 1994.





Il galopait dans la nuit, la peur au ventre. Avant tout, mettre la plus grande distance entre lui et eux. Entraînant deux autres chevaux dans sa fuite insensée, c'est à peine s'il devinait son chemin.

Au matin cependant, la prudence l'emporta. Il connaissait l'acuité du regard des Indiens de Calfoucoura. Dans cette pampa sans relief, à l'horizon infini, le moindre soupçon d'un nuage de poussière l'aurait dénoncé. Il mit pied à terre, laissa paître les trois bêtes, assuré qu'elles ne s'éloigneraient pas. Toute la journée, il resta terré, minuscule, écoutant la houle du vent, ne dormant que d'un œil, toujours aux aguets, l'oreille collée au sol.

Au cours de ses trois années de captivité, vendu de tribu en tribu, maltraité par les uns et les autres, onze fois il avait tenté de fuir, onze fois il avait été rattrapé, battu, humilié, supplicié comme un chien galeux, laissé pour mort. Mais il avait conservé la rage de survivre. Cette fois, il avait beau avoir plus de deux jours d'avance sur ses poursuivants avant qu'ils ne sortent de leur ébriété, il n'en poussait pas moins sa monture sans répit. Il fallait à tout prix que cette tentative fût la bonne. Autrement, il le savait, le châtiment serait sans merci.

La nuit était son alliée. Pour rejoindre les territoires chrétiens, cap au nord. Dès la tombée du jour, quand le ciel virait du rose au gris, il se remettait en route, devan-

çant les étoiles sur lesquelles, à présent il savait s'orienter. Cela, il l'avait volé aux Indiens, les observant avec attention, dans son coin, soir après soir, des mois durant.

À mesure qu'il avançait, la prairie allait se transformant, par endroits, en un désert sec et pelé. Il choisissait les parties herbeuses qui, relevées par la rosée du matin, effaceraient sa piste. Quant aux chevaux, il se fiait à leur dressage pour éviter, même dans les ténèbres, les redoutables *vizcacheras*. Ces petites fondrières de sable et de terre, creusées par les lièvres de la pampa, les *vizcachas*, étaient des pièges naturels où plus d'un coursier au galop s'était cassé une jambe.

Au quatrième jour, à l'aube, l'un de ses trois chevaux tomba d'épuisement, incapable de se relever. Ce fut le signal. Le cavalier se contraignit à réduire le rythme. Il s'imposa quelques pauses, adopta le grand trot allongé qui permet d'aller loin sans trop crever sa monture. Perdre ses chevaux en pareille circonstance eût été fatal. Sur cette pampa océan, sans écho, immense et désolée, se retrouver à pied, marcheur dérisoire, valait condamnation sans appel. Il en avait payé le prix. La faim, la soif, les chiens sauvages, féroces et affamés, ne lui laisseraient aucune chance.

Jusque-là, la crainte de se faire repérer l'avait empêché de chasser dans la journée. La faim lui en fit prendre le risque. Avec le couteau que lui avait offert Aïlen et les *boleadoras* dont il s'était muni avant de s'enfuir, il pourrait survivre. Les jours précédents, il s'était contenté, avec ses bêtes, d'une eau boueuse qu'il avait trouvée en creusant le sol avec sa lame, comme il l'avait vu faire. Il n'eut pas besoin d'enfourcher son cheval pour attraper une viscacha, justement, puis une belette à la course maladroite. Mais c'est au galop, sur la monture la moins fourbue, qu'il réussit à lancer ses *bolos* tournoyantes autour des pattes d'un *venado*, un petit daim dont il but

le sang chaud et déchira la chair crue à pleines dents. Trois ans de vie indienne brutale et sauvage avaient eu raison de ses haut-le-cœur de « civilisé ».

Huit jours encore, il poursuivit sa course effrénée sans que rien ne vînt calmer son anxiété. Son deuxième cheval le lâcha, s'écroulant pesamment, harassé. Il lui fallut ralentir de nouveau, ménager le seul animal qui lui restât. Et puis, un soir, le cheval doubla le pas, sentant la proximité de l'eau. Un maigre *río*, venu des lointains contreforts de la cordillère des Andes, avait alimenté une petite lagune, ceinturée d'herbe fraîche et tendre.

Homme et bête y refirent quelques forces, assez en tout cas pour parvenir enfin aux premières maisons de la bourgade de Río Quinto, aux limites de la pampa sèche. C'est alors que l'épuisement l'emporta. Le cheval s'affaissa comme au ralenti et Auguste Guinnard, recru, se laissa choir à son tour, sans mouvement et sans voix.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

« *Allons-nous apercevoir Montevideo ?* »

Octobre 1855. Les alizés gonflaient les voiles de *L'Astrolabe*.

Debout sur le gaillard d'avant, Auguste Guinnard se laissait caresser par la tiédeur des vents. Il ne se lassait pas d'admirer, émerveillé, l'immensité de l'océan. Plein sud ! Il cinglait plein sud vers les Amériques, et il avait vingt-quatre ans.

La révolution de 1848 l'avait fait rêver. Il avait applaudi Lamartine au balcon de l'Hôtel de Ville de Paris. Il s'était enflammé en voyant brandir le drapeau tricolore, aux accents nouveaux pour lui de *La Marseillaise*.

Depuis lors, tout n'avait été que déception, indignation, rage parfois. Évanouis les beaux espoirs de changement social. Les anciens monarchistes avaient repris pied, annulant les espérances de cette République balbutiante, oubliant le suffrage universel, mettant au pas les journaux mal pensants. Ils avaient porté à la présidence, comme un moindre mal, croyant le manipuler, un neveu fantasque de Bonaparte. Le neveu les avait joués. Un certain 2 décembre 1851, pour se maintenir au pouvoir, le prince-président Louis Napoléon avait réussi un coup d'État presque parfait – à peine deux ou trois cents fusillés. Un an plus tard, était instaurée la monarchie impériale de Napoléon III.

La police était partout, la vie quotidienne de chacun surveillée, les instituteurs tenus de se raser la barbe – symbole républicain – les professeurs contraints de prêter serment de fidélité à l'empereur et la devise liberté - égalité - fraternité effacée des frontons.

Auguste avait obtenu son diplôme de bachelier, mais s'était fait recalier au concours de Polytechnique. Il avait trouvé, en attendant mieux, un emploi de commis aux écritures à la Chambre de commerce de Paris.

L'adolescent fluët et impatient de 1848 s'était transformé en quelques années en un solide et grand jeune homme – 1,75 m – d'allure avenante. Les épaules larges, taillé pour faire un soldat, il avait été sauvé de la conscription par un « bon » tirage au sort. Sa prestance, ses cheveux blonds ondulés, des yeux vifs d'un bleu de porcelaine dans un visage régulier, au teint clair, une silhouette élancée mise en valeur par une redingote cintrée de bon aloi, lui avaient valu quelques succès honorables auprès des demoiselles, et son allure de garçon rangé et bien élevé la sympathie de ses employeurs.

Mais remplir des bordereaux, établir des factures, écrire sous la dictée, était-ce là un destin pour un jeune homme bouillonnant d'énergie, la tête pleine d'aventures à venir, frémissant à l'idée de fuir cette médiocrité, de partir là-bas, loin, où les bateaux sont ivres ?

Dans les bureaux mal éclairés de la Chambre de commerce, il avait vu passer la brochure d'un certain Tardy de Montravel : *La Plata du point de vue des intérêts commerciaux de la France*. L'auteur, officier de marine et géographe, épiluguait sur les richesses du Río de la Plata, le « Fleuve d'Argent » qui avait donné son nom à l'Argentine.

Tout au sud de l'Amérique du Sud, dans cette contrée lointaine, mal connue, au nom miroitant, il y avait, à n'en point douter, de bonnes affaires en vue pour un

bras de celui qu'on lui avait présenté comme un simple commerçant français le tatouage de chair des Salineros. Était-ce hallucination ? Non, il ne se trompait pas, il avait bien distingué la longue scarification rosâtre, traversée de trois stries parallèles.

Son cœur se mit à battre plus fort. Il resta confondu mais évita de rien manifester, encore moins d'interroger maladroitement. Par quel mystère cet étranger portait-il la marque identitaire de la tribu de Calfoucoura, une marque dont seul lui, Domingo, connaissait la signification ? Qui était donc ce bonhomme venu d'Europe qui, à la différence de tant d'immigrants travaillant à la zanja, savait se tenir à cheval et parlait correctement la langue du pays ? Il lui fallait en savoir plus. Mais comment ?

Il regretta l'absence, en pareille circonstance, de son ami Peralta. Bien plus audacieux dans ses rapports avec les gens, Manolo n'aurait pas hésité à assaillir de questions le Français, à le mettre sur le gril jusqu'à en avoir le cœur net.

Le soleil pointait. La petite troupe se remit en route. Cette fois, sans avoir rien prémédité, Domingo plaça sa monture flanc à flanc avec celle de Guinnard. Se laissant porter par le trot parallèle de leurs chevaux, l'un et l'autre s'observèrent en silence d'un regard oblique.

Quand on se remit au pas pour permettre aux bêtes de reprendre leur souffle, alors seulement le sous-lieutenant se hasarda à poser à son voisin quelques questions banales. Depuis combien de temps était-il dans le pays ? Comment avait-il appris à monter à cheval, à parler le castillan ? En quoi consistait son commerce ?

Les réponses de Guinnard ne permirent guère d'éclairer le mystère. Non, ce n'était pas la première fois qu'il venait dans La Plata ; vingt ans plus tôt, il avait eu l'occasion d'y séjourner déjà. Oui, c'est ainsi qu'il s'était

familiarisé avec le castillan, qu'il avait appris à monter à cheval. À présent, il voulait acheter des peaux de mouton pour qu'en France on en file la laine et l'on en tanne le cuir...

Les explications du Français étaient brèves, prononcées d'un ton détaché, trop vagues pour rendre intelligible le tatouage salinero si déconcertant. Domingo restait sur sa soif.

Au moment où, frustré de ne rien comprendre, il allait piquer des deux pour reprendre la tête de la troupe, ce fut le Français qui entreprit à son tour d'interroger le jeune officier.

– J'ai curieusement l'impression de vous connaître, commença Guinnard sans détour. Mais je n'arrive pas à imaginer quand, ni comment nous aurions pu nous rencontrer.

Domingo eut l'impression d'avoir été deviné. Il resta muet un long moment, s'abandonnant au balancement de son cheval.

– Non, je ne vois pas comment, finit-il par lâcher, laconique.

– Vos yeux, la couleur de vos cheveux, votre allure générale me rappellent quelqu'un, insista Guinnard. Parlez-vous français, par hasard ?

– Je connais mal cette langue, bien que nous l'ayons étudiée au Collège militaire. Mon parrain la parle couramment.

– Votre parrain, dites-vous. Excusez-moi, mais vos parents ?

– Mon père est mort quand j'avais neuf ans et ma mère...

Il s'interrompit, ayant le sentiment d'en avoir trop dit, incapable d'aborder pareil sujet avec un inconnu. Guinnard n'abandonna pas. Il devinait chez le jeune homme une énergie analogue à celle dont il s'était senti